

ÉLOGE FUNÈBRE

de M. le Professeur Aimé MORELLE, prononcé en la grande salle de l'Institut de Spoelberch, le 23 mars 1926, par M. le Professeur M. IDE.

C'est en qualité d'ami et de contemporain du regretté Aimé Morelle, que j'ai assumé la pieuse mission de commémorer en ce jour solennel les faits saillants de sa brillante carrière.

Notre amitié, née de la camaraderie de laboratoire, grandie à travers la vie jusqu'à l'heure suprême, ne me tolérerait pas des phrases banalement élogieuses qui s'appliquent à la plupart des hommes honnêtes et intelligents, alors que les qualités d'esprit et de cœur d'Aimé Morelle le rangent parmi les êtres d'élite que l'on a trop rarement l'occasion de connaître et d'admirer.

Né à Gosselies au début de 1869 d'une famille foncièrement catholique, élève du Collège St-Vincent de Soignies, universitaire avant l'âge réglementaire de seize ans, étudiant sérieux et précoce, Aimé Morelle ne sortit du rang que lorsqu'il se sentit attiré par ce centre de travail intense qu'était alors le laboratoire du professeur Denys, à l'Institut Carnoy actuel. Il fut bientôt l'élève préféré du maître ; Morelle, le Wallon pétillant d'esprit et le maître flamand, d'apparence stoïque, se lièrent d'une affection qui ne s'est plus atténuée.

Grâce à cette activité inlassable, dont le reste de sa vie prouva le caractère inné, Morelle put mener à bonne fin pour le concours des bourses de voyage une thèse qui fit sensation. Non seulement elle valut à son auteur la première place parmi les nombreux concurrents, mais elle fit époque dans la pathologie des voies urinaires. Ce travail établissait pour la première fois en urologie l'intervention d'un microbe bien connu, mais qu'on ne croyait pas pouvoir nous occasionner un mal quelconque, fut-il le plus léger.

C'était le coli-bacille, l'hôte constant de l'intestin humain, notre commensal perpétuel, un familier de notre organisme, dont on estimait n'avoir rien à craindre. Et voilà que dans un nombre respectable d'inflammations de la vessie, Morelle trouve un microbe qu'il identifie avec le bacille commun de l'intestin, grâce à une série d'analyses et de propriétés assez délicates. Escherich de Vienne qui avait découvert ce coli-bacille fut lui-même émerveillé et flatté de ce que son microbe prit une telle importance.

Une découverte bien documentée n'est pas soumise aux fluctuations de la vogue « vérité aujourd'hui, erreur demain » comme certain public le croit ; la vérité découverte par Mo-

relle s'est étendue à toutes les affections par stase urinaire, et c'est aujourd'hui un axiome de pathologie que pour la moindre gêne ou stase, les voies urinaires prennent par voie sanguine, ou peut-être par voie lymphatique, une infection coli-bacillaire. Chose curieuse, Morelle est devenu spécialiste des voies urinaires, il a eu l'occasion d'écrire sur tous les sujets de son ressort durant trente ans, mais il n'a jamais rappelé le beau titre de gloire que lui constituait son premier travail.

Si on avait voulu lui en faire honneur, tel que je le connus, il aurait certainement repoussé tout semblant de mérite pour lui-même, au profit de son maître.

Morelle a alors vingt-deux ans, il est docteur en médecine et dispose d'une bourse de voyage qui lui octroie deux années d'études à l'étranger: il prendra désormais son essor et travaillant en pleine indépendance il ne recueillera plus que les fruits de son activité personnelle.

Il lui faut choisir d'abord une branche à approfondir. Il prend quelques consoils et le voilà désormais orienté exclusivement vers la dermatologie, la branche la plus négligée alors dans le programme officiel des facultés de médecine. En ce temps, l'enseignement des maladies cutanées, y compris la syphilis, comportait d'une part un cours théorique, sans figures et sans modèles, et d'autre part la présentation au hasard de quelques cas d'affections banales rencontrés à la clinique chirurgicale. Cette situation n'était pas particulière à Louvain, elle était générale en Europe. Même dans les grandes villes où les cas abondent et sont drainés vers des hôpitaux spéciaux l'utilisation de ce matériel n'était pas imposée aux étudiants en médecine; c'est au point qu'à l'immense hôpital St-Louis de Paris, où les étrangers se pressaient émerveillés, on ne voyait quasi jamais un étudiant parisien.

Cette branche délaissée out de l'attrait pour Morelle, peut-être bien parce que délaissée, et durant deux ans il ne négligea rien pour devenir un parfait dermatologue. D'abord Strasbourg comme école didactique, puis Paris, Berlin et Vienne comme centres riches en cas d'observation, tel fut le plan du jeune docteur.

Cela ne lui suffit pas: désirant voir tout spécialiste jouissant de quelque renom, il alla visiter encore Lille, Nancy, Bonn, Leipzig et Breslau.

Sa compétence étant établie, il pouvait sans crainte affronter la pratique médicale au cœur de notre capitale.

Pour les non-initiés la dermatologie, les maladies de la peau paraissent former la spécialité la plus banale, la moins scientifi-

que de la médecine. Pas de recherches savantes, pas d'analyses ou d'appareils compliqués ; la manifestation morbide s'étale toute nue sous les yeux, montrant ses plus fins détails ; il suffit de savoir regarder ! Erreur, profonde erreur !

Quand un organe interne est malade, tel le foie, la rate, le rein, le médecin sur quelques données superficielles, pose un diagnostic approximatif, usant de termes vagues dont notre Art abuse hépatite, néphrose, splénomégalie. « Viennent » l'autopsie et surtout la microscopie des tissus incriminés et elles nous révèlent pour chaque diagnostic une variété de lésions qui brave toutes les théories.

En dermatologie, parce que aucun détail des lésions n'échappe à l'observation, des artifices faciles de l'art médical sont pris en défaut, le diagnostic se butte immédiatement aux lacunes qui fourmillent encore dans la doctrine médicale.

Au moment où les microbes semblaient devoir jouer le principal rôle en pathologie, la dermatologie nous apprend que l'intervention des parasites n'est qu'exceptionnelle. Successivement depuis une génération surgirent de nouveaux facteurs physiopathologiques : les glandes endocrines, les vitamines, le système nerveux végétatif, la physiologie spéciale des capillaires ; chaque fois, les enthousiastes purent croire que tout s'expliquerait désormais en pathologie. Mais chacune de ces découvertes, quelques grandes qu'elles parurent, ébrécha à peine le bloc énorme des affections anciennes demeurées énigmatiques. Il en reste toujours, innombrables et des plus fréquentes, dont toute la génése nous reste incompréhensible : oui, c'est la dermatologie qui mesure toute l'étendue de notre pauvreté scientifique.

Dès lors, vous comprenez qu'on ne classe pas les lésions cutanées, comme le botaniste érudit range et étiquette les fleurs qu'il rencontre : le dermatologue trouve sur son chemin les effets de facteurs totalement inconnus, les manifestations de troubles mystérieux, dont nous n'avons pas la moindre notion.

La dermatologie ne deviendra facile que lorsqu'il n'y aura plus d'énigme en physiologie et en pathologie, en somme quand tous les mystères de la vie seront élucidés !

Pour cette spécialité épineuse, Morelle fut pendant une génération l'arbitre médical en Belgique, classant les formes expliquées et les inexpliquées, distinguant parmi ces dernières celle que l'empirisme déclare incurables et celles dont le pronostic est favorable.

On ne peut pas demander davantage du travail d'un homme :

les grandes découvertes sont les fruits du travail de toute une génération. Pourtant Morelle poursuivit longtemps, nous le savons, une piste scientifique dans la formule leucocytaire ; mais il fut assez judicieux pour ne pas s'engager dans de fausses interprétations, sous prétexte de faire valoir un travail de bénédictin. Morelle avait une autre conception de son rôle, bien plus pratique et plus profitable pour l'humanité. Ce rôle est celui qu'il trace en traits nets et précis dans le rapport qu'il rédigea comme couronnement de ces voyages d'étude. Ce rapport est un vrai programme de vie.

Après avoir décrit les différents instituts européens où s'enseignent les maladies cutanées et syphilitiques, il ajoute : « Dans les institutions que nous avons fréquentées, chaque consultation donnait le spectacle de patients venant enfin soumettre à un traitement éclairé des affections qui étaient restées méconnues par les praticiens ; et cependant c'étaient des maladies classiques ! »

Et en tableaux concis mais impressionnants, il retrace les plus regrettables erreurs, trop fréquentes encore. Puis Morelle indique le remède : l'enseignement de la dermatologie obligatoire pour tout étudiant en médecine, le caractère de cet enseignement, ses moyens et son extension, sans aucune exagération. Un quart de siècle plus tard, Morelle fut assez heureux pour venir installer à son Université, cet enseignement tel qu'il l'avait conçu et détaillé avec une précision et une clairvoyance remarquables. Hélas, ce ne fut que pour trop peu d'années qu'il réalisa ainsi son plan de jeunesse. D'autre part les quelques soixante articles qu'il publia sur des questions dermatologiques, furent toujours rédigés dans le même but humanitaire : redresser des erreurs de ses confrères, combler des lacunes de leurs connaissances, annoncer les méthodes curatives nouvelles qu'ils ne peuvent ignorer. Tel était le dermatologue !

Le sort voulut que dès le début de sa carrière il fut chargé d'un service d'urologie à l'Institut chirurgical du square Marie-Louise. A ce moment, l'urologie paraissait à peine un petit supplément de travail pour le dermatologue ; l'urologie moderne n'était pas née. Mais à peine Morelle avait-il accepté la nouvelle charge que cette branche commença cette évolution formidable qui en un quart de siècle devait en faire la spécialité la plus délicate et la plus avancée de toutes les branches médicales.

Aujourd'hui le spécialiste inspecte la vessie dans tous ses recoins, il sonde isolément chaque petit tube qui des reins descend vers la vessie, la radiographie aidant il explore les reins eux-mêmes et y dessine les calculs : de ces organes si profondément situés, rien ne peut plus lui échapper. Aussi toute la

pathologie des voies urinaires s'est reconstruite, de haut en bas; on sauve désormais la vie de catégories entières de malades, que nous laissions périr misérablement jadis : les tuberculeux rénaux, les prostatiques, les hémorrhagiques, les papillomateux de la vessie, etc.

Il y a certes encore de jeunes urologues compétents en Belgique, mais ils ont pu faire leur éducation dans les grandes écoles, comme pour toute autre spécialité. Pour Morelle, qui était déjà dans la pratique et qui a vécu toute l'évolution de la branche, il a fallu un courage et une tenacité prodigieuse pour suivre tous les soubresauts successifs des progrès techniques : tels le maniement du cystoscope, la séparation des urines, le sondage urétéral, la galvanocaustie vésicale, la radiographie des bassinets et toutes les interventions chirurgicales qui en découlent. Il fallait la tenacité d'un Morelle pour ne pas reculer devant chacune de ces innovations où tout était neuf et d'exécution bien délicate.

Jamais Morelle n'a hésité, alors que les plus hardis auraient reculé. : « Je maîtriserai la nouvelle méthode, je la pratiquerai coûte que coûte, il le faut », telle était sa maxime. Mais ne croyez pas que jamais Morelle ait fait bravade de son énergie, ou ait fait part aux autres des luttes qu'il soutenait. Loin de là : je l'ai rencontré quand la cystoscopie encore imparfaite commençait à se pratiquer en Allemagne et à Paris. Avec son habituel sourire narquois, il me disait : « Maintenant il paraît qu'il faut savoir regarder *dans* la vessie ; l'instrument est très coquet, le bonhomme auquel on l'applique ne le trouve pas toujours amusant, et on ne distingue pas souvent grand chose, mais c'est le dernier cri : cela s'appelle la cystoscopie ! »

Quand il le fallait, il partait pour quinze jours à Paris ou à Copenhague, et vaillamment il se hissait à la hauteur du dernier progrès. Chacune de ses publications en urologie, j'en compte trente-huit, annonce un de ces progrès acquis ; personnellement pour l'auteur c'était une des victoires de son tenace travail.

Ainsi, sa seconde spécialité exigea de notre collègue une énergie surhumaine et un travail absorbant de toutes ses belles années : car il a dû conquérir sans maître tout un domaine médical, et précisément le plus ardu.

Tant de mérites, tant de connaissances accumulées eurent leur récompense finale. Non seulement une clientèle débordante donna sa confiance au spécialiste dont l'honnêteté professionnelle égalait la compétence, mais, en 1919, l'Université de Louvain l'appela pour fonder la chaire de dermatologie ; puis ses pairs l'élevèrent à la présidence de leurs sociétés nationales et

même de leurs congrès internationaux, comme le prouve la liste de ses titres.

Honneurs bien *significatifs* quand on sait combien Morelle était l'ennemi de toute intrigue ambitieuse. Il ne put même pas se plier aux visites traditionnelles, quand enfin s'ouvrirent devant lui les portes de l'Académie, au moment hélas, où la mort nous l'a ravi : et pourtant cette Académie, nous osons le dire, est bien regardante pour les hommes du bord de Morelle.

L'homme de travail et de science n'était qu'un des états édifiant certe mais, je n'hésite pas à le dire, le moins extraordinaire de notre ami.

Les dons les plus rares du cœur et les plus fines qualités de l'esprit avaient été dévolus par la Providence à Aimé Morelle. Ce silencieux, ce modeste avait l'esprit le plus sarcastique, le plus prime sautier que j'ai rencontré dans la vie. Jamais je ne lui ai entendu prononcer une phrase banale, ou faire une appréciation commune : il ne parlait que pour lancer à mi-voix un trait caustique ou étincelant. Tous les événements de la vie médicale, du *struggle for life*, de la vie politique ou sociale prenaient aux yeux de Morelle une tournure pittoresque, qu'il fustigeait d'un mot à l'emporte-pièce.

A Paris, où il séjourna longtemps vers 1892, Morelle était dans l'atmosphère qui convenait à son humeur et à son talent. Les mots de gavroche de Paris, les pointes entre polémistes, les mots de la fin dont s'agrémentent l'esprit boulevardier de la ville-lumière étaient un régal continué pour Morelle. Dans la colonie belge, toujours assez nombreuse, Morelle était l'interlocuteur le plus redouté, le jouteur le plus terrible de la parole. En présence de Morelle, une conversation banale était impossible, son instinct ne la tolérait pas ; un récit banal d'un commensal était haché comme involontairement d'interjections de Morelle, de bons mots lancés à mi-voix, et bientôt les plus opiniâtres bavards en avaient le verbe coupé.

Et cet homme, doué de tant d'esprit et de verve, n'éleva jamais la voix pour se faire valoir ou pour briller ; son tact et sa modestie dominaient la pétulance de son esprit sarcastique.

Lorsque Morelle racontait en deux mots un de ses succès professionnels, c'était avec le même laconisme et quasi en s'excusant d'avance. « Il faut bien que de temps en temps, disait-il, on rencontre un beau cas, qui a échappé à d'autres : hier, tel cas m'est arrivé » et en deux mots il dépeignait une situation tragique où il avait joué le rôle de sauveur ; et vite il ajoutait « il est probable qu'il m'en échappe d'analogues, qui vont faire le succès d'un confrère ». Il aimait même raconter ses insuccès « j'ai rencontré ceci, j'ai essayé cela, mais le bonhomme en est

parti ». Morelle n'aurait pas même tiré vanité des brillants succès de ses enfants, et pourtant on pardonne volontiers cette gloriole aux plus modestes parents.

Cette réserve devenait de la grandeur stoïque dans les circonstances pénibles de la vie. En deux mots il exposait un danger qui menaçait sa vie ou sa famille : « Voilà la situation, disait-il, que feriez-vous ? est-ce bien ainsi ? Cela me suffit. »

Sa hardiesse à manier les rayons X au début de l'ère radiologique lui valut une radiodermite aux mains. Il m'en a parlé une seule fois, il y a vingt ans, et ce fut pour dire avec son habituel sourire : « Il paraît que cela ne se guérit pas et qu'on peut en mourir. » Puis il n'en fit plus jamais mention.

Quand plus tard il dut lutter contre une excroissance maligne, et que tardivement la nature du mal lui fut révélée, il ne fut pas un instant désarçonné : « Par pitié, me disait-il, on a baptisé ce mal d'un nom benin : puisqu'il faut maintenant l'appeler par son nom, il faut s'en occuper ; c'est aussi votre avis ? on le fera » et il n'eut jamais plus une plainte à ce sujet : il travailla sans relâche jusque trois jours avant sa mort.

Force de l'éducation, grandeur d'âme naturelle ? peut-être, je pense qu'en outre une grande force lui fut donnée par ses profondes convictions religieuses. On ne peut tracer le portrait de notre collègue regretté sans marquer ce grand trait de son caractère, chrétien et catholique dans toute la force des termes, dans toute la beauté de ses applications.

Sans aucune ostentation, Morelle était dans sa vie privée un modèle de chrétien, communiant tous les jours, réglant tous ses actes selon les lois les plus strictes de la religion. Quand le bien n'était pas en cause, rien chez Morelle ne trahissait le fond de ces convictions ; mais quand il le fallait, il n'aurait baissé son drapeau devant personne.

A la fin de sa vie, dans le Club des médecins catholiques de Bruxelles, association trop professionnelle à son avis, Morelle voulut constituer une section plus active et plus militante pour la doctrine. Il rencontra la résistance la plus redoutable qu'un homme de société peut rencontrer, celle de ses amis et de ses pairs. Quand il vit que cette résistance n'était pas à vaincre, on le vit se dresser, pâle mais résolu, et déclarer en face de tous : « Malgré tout, la section sera constituée ! »

Il fut aussi le promoteur de la belle œuvre coloniale de l'*assistance* aux missions, et quand une autre œuvre surgit à côté de la sienne, Morelle n'envisageant que le bien, s'y associa, domptant toute apparence de rivalité.

Chrétien sublime, il le fut surtout à sa dernière heure ; dès

qu'il sentit l'infection brutale qui devait l'emporter, il demanda les consolations de la religion, et enfin, j'entends encore ses derniers mots, scandés avec force, quoique coupés par les hoquets de l'agonie : « Mon Dieu... je vous... offre... ma vie ! » et sa tête retomba : son offrande était déjà acceptée !

Le prêtre et ami qui l'assistait n'eut qu'un mot pour caractériser le défunt qu'on pleurait : « c'était un saint ! »

Tant de sublime courage, tant d'ardeur au travail, tant de trésors intellectuels devaient nous être ravis précocément quand la 57^e année de sa vie n'était pas encore révolue.

Mais l'existence d'hommes pareils parmi nous est un honneur pour l'Université, une gloire pour la Religion et un ferme espoir pour la société chancelante.

Les mérites et les qualités supérieures du professeur Aimé Morelle seront inscrits en caractères d'or dans les annales de l'Université et de sa Faculté de Médecine.
